

P. Mauro-Giuseppe Lepori
Abbé Général OCist

La vie monastique 50 ans après le Concile Vatican II

(1^{ère} Partie)

Vous m'avez demandé deux conférences sur un thème à la fois très vaste et précis. Très vaste parce qu'il s'agit du Concile Vatican II, et donc d'un des phénomènes les plus imposants de toute l'histoire de l'Eglise, imposant par le nombre de participants, la quantité de textes produits, la participation ecclésiale et médiatique, il y a 50 ans, comme pendant le demi-siècle qui a suivi. Un phénomène qui a accueilli quantité d'impulsions résultant de 2000 ans de christianisme et en a produit beaucoup de nouvelles. Un phénomène qui a provoqué une fermentation énorme dans la vie de l'Eglise et du monde, une fermentation non dépourvue d'aspects sinon négatifs, du moins critiques, douloureux. Un phénomène qui a suscité d'énormes espérances, et aussi beaucoup de déceptions. Un phénomène qui a inspiré et déterminé le ministère de figures de Papes parmi les plus grandes dans l'histoire de l'Eglise. Des Papes qui ont engendré ce phénomène et en ont été engendrés.

Un thème très vaste donc, mais également précis, parce que c'est sur la vie monastique que nous voulons nous interroger, et cela contribue à ce que nous ne nous sentions pas trop perdus dans la délimitation de cet approfondissement du Concile Vatican II que nous voulons faire ensemble. Cependant, cette précision du thème ne me rassure pas tant que cela car, nous le savons très bien, un des aspects les plus importants du Concile est précisément de remettre en symbiose les différentes formes et états de la vie chrétienne, si bien qu'il n'est plus possible de réfléchir sur la vie monastique, 50 ans après le Concile, sans la situer dans le grand souffle ecclésial que Vatican II a réveillé, au moins comme conscience.

Je pense donc que les deux conférences peuvent être divisées comme suit : dans la première, je chercherai à me remettre avec vous devant et dans le phénomène du Concile comme moment que l'Esprit a suscité, comme *Kairos* global, adressé à tous et à l'égard duquel tous sont appelés à se situer, à se laisser interpellé, à se laisser conduire vers un renouveau. Dans la deuxième conférence, nous verrons plus spécifiquement le thème de la vie consacrée et monastique, pas seulement comme elle a été traitée dans les documents conciliaires, mais aussi dans les implications que le Concile a eues et a depuis 50 ans dans ce domaine.

L'évènement du Concile Vatican II

Je suis né moins de deux mois après l'annonce surprenante du Concile faite par saint Jean XXIII. Cela signifie que lorsque le Concile a eu lieu, je n'en ai eu aucune conscience. J'ai quelque vague souvenir des changements liturgiques qui ont eu lieu dans l'église de mon village. Avant, les hommes se tenaient au fond, dans un espace latéral d'où on ne voyait pas l'autel, et bien qu'étant si petit, il m'est resté l'impression claire que ces messieurs n'avaient pas grand chose à voir avec ce qui se célébrait dans l'église. Il me reste une image de gens qui s'ennuient, qui sont là comme dans la salle d'attente du dentiste où vous attendez juste que quelque chose finisse. Cependant, quand j'ai fait ma première communion, en 1967, l'église paroissiale avait déjà été restaurée, et l'atmosphère était différente. Il n'y avait plus l'espace du fond pour "ceux qui s'ennuient", la participation des gens était différente, en partie aussi parce que nous avions un excellent curé. Je n'ai pas eu conscience qu'entre ces deux scènes s'était passé un phénomène qu'on ne cesse de citer et de commenter depuis, parfois jusqu'à l'excès: le Concile Vatican II.

Dans les années suivantes, on sentait que le monde ecclésial était un peu à la recherche de lui-même. Au nom du Concile, on essayait ceci ou cela, on composait de nouveaux chants, on pouvait lire des livres écrits dans un style différent de ce qu'on avait trouvé avant. Je n'avais pas l'impression que les textes du Concile proprement dits soient beaucoup étudiés et connus. Lorsque, à l'Université, je me mis à les lire de bout en bout, on se moqua de moi. C'est également au cours de mes études universitaires, 25 ans après le Concile, en passant d'une région de culture italienne à une région de culture française, que j'ai commencé aussi à mieux percevoir une certaine lassitude des idées et des formes dans tout le renouveau réalisé ou en cours. On commençait déjà à être fatigués de chanter toujours les mêmes "nouveaux chants". On commençait à tourner à vide dans les idées, à ressentir un certain ennui pour les slogans post-conciliaires, pour la façon de s'exprimer qui était née dans les années d'après-Concile. Le problème était que, pour beaucoup, le Concile s'était comme fondu et confondu avec la révolution de mai 68. Et on sentait que la confusion de 68 était pour ainsi dire en train de troubler une source qui au début, comme toute source, était pure.

Durant ces années cependant est survenu le phénomène de saint Jean Paul II. Nous avons commencé ensemble, la même année et le même mois : lui la papauté et moi l'université. La lassitude que l'on commençait à percevoir, dans ma génération et au-delà, fut comme rafraîchie par ce puissant coup de vent qu'était le Pape polonais. Jean Paul II nous transmettait une certitude dynamique, il nous remplissait de passion pour la vie et pour l'Eglise, et il nous a fait redécouvrir la source du Concile, non seulement parce qu'il nous a renvoyé aux textes, mais parce qu'il a témoigné de la manière dont il les a vécus, reçus et

transmis, d'abord en Pologne, puis au monde entier. La méditation de ses textes majeurs, comme *Redemptor hominis*, *Laborem exercens*, *Dives in misericordia*, nous rendait la source de ce phénomène de l'Esprit que fut Vatican II, et avec lui nous redécouvriions les grands témoins et artisans du Concile, ou au moins du souffle conciliaire, tels que Congar, De Lubac, von Balthasar, Guardini, etc. C'était comme redécouvrir une beauté, une esthétique que l'après-Concile immédiat avait un peu trahie, dans la hâte de faire tout de suite et de faire par soi-même. Une beauté qui était cohérente avec toute la tradition de l'Eglise, et qui en cela était une véritable nouveauté. Avec Jean Paul II nous devenaient familiers de grands témoins de vie nouvelle encore en vie, les fondateurs de mouvement, des personnes comme Mère Teresa, Frère Roger, Jean Vanier.

À la fin de mes études de théologie, alors que j'étais déjà au monastère, je choisis pour mon examen d'histoire de l'Eglise de préparer une thèse sur le thème "Le Pape Paul VI et le Concile". J'ai lu tout ce que Montini avait dit et écrit pendant le Concile, d'abord en tant qu'archevêque de Milan, puis en tant que Pape. Je restais saisi par la beauté de ces textes, non seulement le style littéraire, mais surtout de la réflexion intelligente et aimante avec laquelle Montini a accueilli, accompagné et suivi le Concile Vatican II. A ce moment-là, j'ai compris qu'un Concile ne devrait jamais être lu sans l'accompagnement de qui l'a présidé, de qui surtout l'a accueilli et vécu dans la foi et l'amour pour toute l'Eglise. Comme le même Paul VI le rappelait dans *Evangelii nuntiandi*: "L'homme contemporain écoute plus volontiers les témoins que les maîtres, (...) ou s'il écoute les maîtres, c'est parce qu'ils sont des témoins" (n. 41). Lire Vatican II sans se référer à ses témoins serait comme lire le premier Concile de Jérusalem sans connaître saint Paul, ou le Concile de Trente sans connaître saint Charles Borromée, saint François de Sales, saint Philippe Neri, etc. Et je crois que dans l'après-Concile, ceux qui se sont perdus, qui ont fait fausse route, d'une manière ou une autre, ce n'est pas tant pour n'avoir pas étudié les textes, n'avoir pas ou mal compris la doctrine, mais plutôt pour n'avoir pas eu de pères ou de mères qui les accompagnent dans ce chemin à la suite de cet évènement du Saint-Esprit. Si une doctrine n'est pas transmise par une autorité personnelle, on peut bien se passionner un peu pour elle, ou bien la rejeter totalement ou encore être indifférent, mais chacune de ces positions et réactions reste une attitude instinctive qui, plus que dans le phénomène que nous étudions, a son origine et sa fin uniquement en nous-mêmes.

Conscience d'une nécessité

Outre cet aspect, je crois qu'il est important, également pour comprendre l'importance du Concile pour la vie monastique, de saisir qu'un Concile est toujours un moment *nécessaire*. Les moments conciliaires de l'Église ne sont pas des moments ordinaires, comme par exemple le Synode des évêques ou nos Chapitres Généraux. Le moment conciliaire a un rythme déterminé par l'Esprit Saint et en même temps par une nécessité.

Il arrive un moment où un Concile est nécessaire. Peut-être que presque personne ne le pensait mais, au moins après coup, on se rend compte que c'était nécessaire, que ce moment répondait à un besoin urgent de l'Eglise. Cela me surprend toujours quand on dit qu'il ne serait plus possible de réunir un Concile aujourd'hui parce que les évêques sont trop nombreux et que ce serait trop difficile à organiser. Comme si un Concile était essentiellement un problème d'organisation. Bien sûr, "comment" sera organisé un Concile dépend beaucoup de la situation et des circonstances dans lesquelles se trouve l'Eglise à une époque déterminée. Il est clair que, quand il y aura un nouveau Concile, ce sera un Concile hautement informatisé dans son fonctionnement. Mais qu'un Concile soit convoqué ou non, cela dépendra d'une nécessité qu'il appartient à l'Eglise de discerner, poussée par l'Esprit Saint dans le discernement même de cette nécessité. De toute la Curie romaine, Jean XXIII a peut-être été le seul qui, à un moment donné, a compris qu'il fallait un Concile. Pourquoi lui en était-il convaincu et pas les autres ? Ce discernement est l'œuvre de l'Esprit, et certainement le Pape en tant que Pape a le charisme pour ce discernement dans un moment précis.

Combien de gens ont compris seulement après coup qu'ils percevaient, sans être en mesure de la formuler, la nécessité de ce que le Concile a provoqué et promu ! Pensons à la vie monastique, à la manière de vivre la liturgie, les coutumes et traditions, les différents rôles dans la communauté, de concevoir la clôture ou simplement l'habit religieux, ou de s'inspirer des sources de notre charisme. Beaucoup se sont aperçus seulement après coup que l'on vivait depuis des décennies dans une urgence de renouveau, d'adaptation au temps actuel. Mais sans le Concile, peut-être ce malaise ne serait-il pas devenu conscient, et nous aurions continué à le porter au-dedans de nous, inexprimé et inconscient, nous privant ainsi d'une vitalité et d'une liberté dans la vérité que nous n'imaginions même pas. Je n'aborde pas pour l'instant les conséquences négatives du Concile, qui pour moi ont seulement été de mauvaises interprétations et applications du Concile. Ces dernières n'étaient évidemment pas nécessaires, même si de nombreuses conséquences apparemment négatives ont été "nécessaires" comme moment de vérité et de manifestation d'un mal qui était déjà là avant. Par exemple, les nombreuses défections de la vie religieuse et sacerdotale: qui sait si elles n'étaient pas simplement une purification du peu de liberté et de conscience avec lequel on s'engageait à suivre le Christ ?

Le moment de la nécessité est toujours un moment critique, de crise de croissance. Quelque chose manque, quelque chose ne va pas, et si on veut continuer à croître, à aller de l'avant, tôt ou tard il faut accepter d'être en situation de crise, d'avoir besoin de quelque chose d'autre, ou de plus, ou de mieux. Mais quand on dit : il est nécessaire de regarder en face ce qui ne va pas et de nous aider à voir comment cela pourrait aller mieux, à ce moment c'est comme si l'aspect négatif prévalait, au moins dans la conscience. Les autres pensent que tout va bien, qu'il n'est pas nécessaire de changer, d'aller mieux. Et peut-être que, subjectivement ou dans le cadre de la vie de ces personnes ou

réalités, c'est très vrai que tout se passe bien. Mais l'Eglise n'est pas une paroisse: elle est un Corps universel, et aucun membre ne peut censurer le besoin des autres.

Le Cardinal Cottier racontait qu'au début du Concile, il lui est arrivé de parler avec l'évêque d'un petit diocèse italien pour qui le seul problème qu'il voulait voir traité par le Concile était de savoir si on pouvait réciter le chapelet en italien et pas seulement en latin. Pour la situation de son diocèse, sans doute, le Concile n'était pas très nécessaire, mais au cours du Concile cet évêque a certainement réalisé que dans le monde, l'Eglise avait bien d'autres problèmes que la langue dans laquelle réciter le chapelet. Et peut-être a-t-il pris conscience que, dans son diocèse aussi, il y avait des problèmes plus importants qu'il n'avait pas vus auparavant.

Je me demande si la vie monastique n'était pas elle aussi, dans son ensemble, passablement inconsciente d'une nécessité de se réformer, au moins dans certaines cultures. Peut-être avec raison. De fait, après le Concile, beaucoup de réalités monastiques ont été lentes à accueillir les réformes conciliaires, je ne dis pas cela à propos des réformes formelles, mais des plus profondes, celles que nous verrons demain. Beaucoup ne s'en sont rendu compte que plus tard. D'autres seulement maintenant ou pas encore. Beaucoup par contre sont allés trop vite et se retrouvent à devoir faire marche arrière, après plusieurs dérapages qui ont fait un certain nombre de victimes.

Nécessité d'unité dans la mission de l'Eglise

Quoiqu'il en soit, il est important de ne pas oublier cet aspect de nécessité. Il était présent dès le premier Concile de Jérusalem, celui qui a aboli la circoncision des païens et qui est raconté au chapitre 15 des Actes des Apôtres. Dans les communautés s'était créée une tension, une menace sérieuse de division sur cette question. Il était nécessaire que celle-ci soit résolue, que l'Eglise se prononce. Depuis le commencement donc, la nécessité principale qui provoque un Concile est celle de l'unité de l'Eglise. Quelque chose la menace et le Concile doit assumer la responsabilité de repousser cette menace, s'attaquant à ce sur quoi on est en train de se diviser, et demandant à l'Esprit la parole et la lumière qui renforceront l'unité. Une unité qui n'est pas un simple "être d'accord", mais une unité dynamique, vivante, qui permet à l'Eglise d'être pleinement au service de sa nature et de sa mission. Saint Luc construit le livre des Actes en mettant au centre le Concile de Jérusalem et en montrant qu'après ce dernier, la mission de l'Eglise s'est incroyablement intensifiée, surtout grâce à l'apostolat de saint Paul qui, au Concile de Jérusalem, a réussi à faire définir, conjointement avec Pierre et Jacques, ce que l'Esprit et son expérience avaient suggéré en ce qui concerne la conversion des païens au christianisme.

Donc, pour le Concile Vatican II aussi, nous devons porter notre attention sur la nécessité qui l'a suscité et en particulier sur **l'urgence de l'unité de l'Eglise au service de sa mission universelle de salut dans le Christ pour l'humanité tout entière**. Comprenez-vous que, lorsqu'on dénigre le Concile parce qu'il aurait créé des divisions sur des aspects partiels de la vie ecclésiastique, tels que la langue liturgique ou le rite de la messe, c'est comme dire qu'une personne ne peut pas marcher correctement parce qu'il lui manque une dent?

De toutes manières, ce critère de nécessité pour protéger une unité de nature et de mission de l'Eglise est primordial dans l'évaluation du Concile et de son rôle à l'égard de la vie monastique, et nous devons le reprendre.

Nécessité d'un allègement

En lien avec ce que je viens de faire remarquer, il y a un aspect qu'il vaut la peine de mettre en évidence. C'est saint Pierre qui nous le suggère lorsqu'il fait son discours au Concile de Jérusalem. Il le fait avec une question aux Juifs du parti des Pharisiens convertis au christianisme : "Pourquoi tentez-vous Dieu en mettant sur les épaules des disciples un joug que ni nos pères ni nous-mêmes n'avons pu porter ?". Et il ajoute aussitôt : "Nous par contre, nous croyons que c'est par la grâce du Seigneur Jésus que nous sommes sauvés, tout comme eux." (Ac 15,10-11).

Très souvent, les Conciles ont été appelés à apporter un allègement, à soulager l'Eglise et les fidèles d'un joug inutile, de poids hérités du passé, mais qui ne correspondaient plus vraiment à la nature et à la mission de l'Eglise comme signe et instrument de la grâce du Seigneur Jésus qui nous sauve. Sur son chemin, l'Eglise se charge souvent de jougs qui ne sont plus un outil nécessaire pour labourer le champ, mais des poids morts, inutiles, que l'on traîne sans liberté et sans but, simplement parce qu'on les a toujours portés, on a toujours fait comme ça, et on ne remarque même pas que l'on pourrait mieux vivre et mieux travailler sans ce poids inutile.

Bien sûr, pour discerner ce qui est inutilement pesant, l'Eglise doit avant tout reprendre conscience de sa nature et de sa mission. Cela a toujours été fait, je crois, à chaque Concile. Déjà à Jérusalem, Pierre donne le fondement théologique de la décision de ne pas imposer la circoncision aux païens : "Nous par contre, nous croyons que c'est par la grâce du Seigneur Jésus que nous sommes sauvés, tout comme eux" (Ac 15,11). C'est cela, **l'Eglise se redéfinit comme instrument du salut par la grâce du Christ Seigneur, un salut qui est pour tout le monde**. La circoncision se révèle donc une prescription qui non seulement n'a pas sauvé les Juifs, comme bien d'autres aspects de la Loi de Moïse, mais qu'il n'est pas sensé d'imposer aux convertis issus du paganisme. C'est un poids inutile, une observance inutile, parce que seul est utile ce qui nous sauve, ce qui accueille le salut, ce qui est au service de la grâce du salut universel en Jésus Christ.

Je ne suis pas un expert des Conciles œcuméniques, mais je crois qu'il n'y a pas eu de Concile qui n'ait d'une façon ou d'une autre ré-exprimé, dans la doctrine ou les indications pastorales, le primat de la grâce du salut dans le Christ, et qu'il n'y a pas eu de Concile qui n'ait resitué la mission de l'Eglise dans cette conscience, même quand venait du Concile une réforme qui s'avérait, au moins pour certains, plus exigeante que la situation pré-conciliaire, comme c'était le cas pour le Concile de Trente.

Au fond, comme cela est arrivé littéralement dans le premier Concile de Jérusalem, il s'agit toujours de refaire dans un certain sens le passage de l'Ancien au Nouveau Testament, de passer de l'ancienne à la nouvelle Alliance dans le Christ. C'est le saut qu'opère dans l'Eglise l'Esprit Saint à partir de la Pentecôte. Il y a toujours un fossé à franchir entre les rites anciens, le sang des bœufs, les règles anciennes, le joug pesant de la Loi, et la nouveauté de la grâce du salut en Jésus-Christ, son sacerdoce, son Sang, son commandement nouveau de l'amour à son imitation, et son joug qui est léger et apporte le repos pour nos âmes. C'est le saut de la Loi à la grâce. Au Concile de Jérusalem, ce passage a été évident, littéral. Mais je crois que dans chaque Concile il y a cette dimension, à tous les niveaux : dogmatique, moral, liturgique, pastoral.

Lever le regard

Nous ne devrions pas penser, comme beaucoup le font, que ce passage soit un relâchement des exigences, une dérive laxiste. Souvent on met en opposition les différents Conciles, comme si l'un trahissait l'autre. Il suffit de penser à l'opposition qu'on a souvent faite entre le Concile de Trente et Vatican II, comme si le premier avait serré les vis et que le second les avait desserrées ou même enlevées. Dans un certain sens, chaque Concile exige davantage, même le Concile Vatican II, de même que l'Évangile exige beaucoup plus que la Loi ancienne. Jésus l'a dit, par exemple sur la question du mariage : "C'est à cause de votre dureté de cœur que Moïse vous a permis de répudier vos femmes; au commencement, cependant, il n'en était pas ainsi. Mais moi je vous dis: quiconque répudie sa femme, sauf dans le cas d'union illégitime, et en épouse une autre, commet un adultère." (Mt 19,8-9)

Les Conciles sont des moments charismatiques de la Nouvelle Alliance, et en tant que tels ils sont donnés et demandés à l'Eglise pour réaffirmer la nécessité de l'Évangile, que l'Eglise sur son chemin risque toujours de négliger, de perdre de vue, dans sa conscience et dans son comportement.

Mais ce n'est pas seulement la décadence qui rend nécessaire un Concile. Il y a aussi, et c'est peut-être plus important encore, l'apparition de nouvelles situations dans lesquelles l'Eglise vient à se trouver. L'adhésion de nombreux païens à l'Évangile était pour les premières communautés chrétiennes de Jérusalem et d'Antioche une surprise, une nouveauté, un nouveau terrain dans lequel ils ne comprenaient pas comment pénétrer.

Pénétrer des espaces nouveaux et inattendus est toujours une épreuve et fait peur. On a peur de faire des faux pas et de se perdre. Toutefois, nier l'existence de ces nouveaux espaces n'est pas une réaction mature ni évangélique. Jésus lève toujours le regard avant ses disciples, et voit le premier les foules qui ont besoin de Lui : "Alors Jésus, ayant levé les yeux, vit qu'une grande foule venait à lui et dit à Philippe : 'Où pourrions-nous acheter du pain, pour qu'ils aient à manger ?' Il disait cela pour le mettre à l'épreuve, car Lui-même savait bien ce qu'il allait faire." (Jn 6,5-6)

Pensons à l'immense espace nouveau créé par les moyens modernes de communication, et au défi que cela représente, peut-être surtout pour la vie monastique. C'est une nouveauté qui fait peur, parce que nous ne nous sentons pas en mesure de la gérer et elle nous semble une rupture trop grande par rapport à ce à quoi nous sommes habitués, par rapport à ce que nous tenons sous contrôle. Cela nous fait peur parce que nous voyons que les premières personnes qui entrent avec trop d'assurance dans ces nouveaux espaces se perdent, tombent, ne reviennent pas. Alors nous voudrions mettre une barrière et faire semblant que ces espaces n'existent pas pour nous, au lieu d'aider à former des personnes qui y entreront avec maturité et humilité. Faire semblant qu'un problème n'existe pas, ne pas le regarder, cela ne le résout pas, cela le rend de plus en plus menaçant. Le Christ au contraire a un regard pour toute nouveauté et une manière de la traiter qui non seulement n'en a pas peur, mais dans un sens la prévient. La foule n'est pas encore arrivée; Il la voit de loin et déjà, pour ainsi dire, Il "convoque un Concile" avec Philippe, avec André, avec les premiers qu'Il trouve autour de Lui, pour s'attaquer au problème, pour entrer dans cette nouveauté avec une réponse adéquate, évangélique. Ainsi, lorsque le problème arrive, il trouve déjà dans le Christ et dans l'Eglise la réponse qui le résout ou, à tout le moins, qui l'accueille sans crainte. Jésus regarde venir une situation nouvelle et il en parle avec ses disciples, non pour organiser la défense, les barrières nécessaires, mais pour accepter la situation et répondre à la question qu'elle pose, au besoin qu'elle représente. Pensons aujourd'hui aux mouvements et mélanges de peuples et de cultures, de religions. Beaucoup le craignent, et cela se comprend. Mais combien lèvent les yeux comme Jésus et cherchent un discernement commun, ecclésial, une possibilité évangélique de réponse, de solution ?

Quand on pense aux années d'après le Concile Vatican II, on se rend compte que, sur de nombreux aspects, à travers ce Concile Jésus a "levé le regard" et a vu venir de loin certains défis que la plupart des catholiques de l'époque ne voyaient peut-être pas venir, et Il a permis au Concile de préparer la réponse, la réaction juste, le pain pour nourrir une foule de personnes et de situations qu'on ne percevait pas encore. Par exemple: mai 68, la révolution technologique, l'informatique, les questions de bioéthique, les nouvelles rencontres (et conflits!) entre les cultures et les religions, la chute des idéologies, les bouleversements politiques des trente dernières années, etc.

Le Concile a répondu à des questions qui étaient latentes, qui n'étaient parfois exprimées que par certains esprits prophétiques. Nous pourrions nous demander comment la vie monastique, ou plutôt le monde monastique, qui d'ailleurs n'était pas et n'est pas un monde uniforme et compact, même il y a 50 ans, comment ce monde monastique s'est situé et se situe aujourd'hui par rapport à ce phénomène. En sentait-il la nécessité? L'a-t-il reconnue après coup? A-t-il demandé, ou au moins accueilli, l'allègement évangélique que le Concile a offert à l'Eglise? Sentait-il le besoin d'une réforme, le besoin de passer d'un joug devenu inutilement pesant au joug du Christ, afin de mieux servir son œuvre, l'évangélisation du monde?

“Au Saint Esprit et à nous”

Il y a cependant d'autres aspects du moment conciliaire en général que je voudrais retracer pour mieux situer la réflexion sur le sens du Concile Vatican II pour la vie monastique, deux aspects que le récit du Concile de Jérusalem nous aide à envisager avec plus de simplicité, ce qui devrait nous aider à moins nous emmêler dans la grande complexité du dernier Concile.

Après avoir décrit la situation qui a mené à la réunion de Jérusalem et avoir présenté les personnes qui, avec Barnabé et Paul, sont porteurs de la lettre, le Concile de Jérusalem envoie "aux frères d'Antioche, de Syrie et de Cilicie, qui sont issus des païens" (Ac 15,23), le premier document conciliaire de l'histoire de l'Eglise, qui se termine par une phrase qui est le véritable "décret" exprimé par le Concile: "L'Esprit Saint et nous-mêmes avons décidé de ne pas faire peser sur vous d'autres obligations que celles-ci, qui s'imposent : vous abstenir des viandes offertes en sacrifice aux idoles, du sang, des viandes non saignées et des unions illégitimes. Vous agirez bien si vous vous gardez de tout cela." (Ac 15,28-29)

L'expression: "L'Esprit Saint et nous" doit nous interroger et nous orienter encore aujourd'hui. Le moment conciliaire exprime au fond de manière explicite ce qui se réalise continuellement dans le mystère de l'Eglise : la manifestation de l'Esprit Saint dans la "chair" de la communauté et communion des chrétiens. Le Concile rend ainsi explicite la manifestation du Christ, Verbe incarné, Fils de Dieu fait homme dans le sein de Marie. La vérité conciliaire se situe au niveau de vérité, de persuasion, mais aussi de mystère, de la manifestation de Dieu dans la chair humaine, la chair du Corps du Christ qu'est l'Eglise. Dieu a choisi de se manifester et de parler à l'homme dans la mystérieuse conjonction du Saint-Esprit avec l'humanité, c'est-à-dire dans le Christ, vrai Dieu et vrai homme. Le "nous" utilisé ici est comme une clarification plus précise de ce mystère, car il désigne ces membres du corps ecclésial que sont les apôtres. Dans le Corps du Christ qu'est l'Eglise, il y a des membres investis par un ministère d'autorité pour exprimer la vérité dont nous avons besoin pour vivre notre vie dans le Christ.

Dans l'épisode du chapitre 15 des Actes, il est à noter que ce "nous" n'est pas seulement pour ainsi dire "en amont" de la lettre, mais qu'il l'accompagne et en assure le commentaire. En effet, ce sont certains "pères conciliaires" qui portent la lettre à Antioche, qui la commentent longuement et qui restent ensuite avec la communauté pour l'accompagner à la lumière de ce document : "Jude et Silas, qui étaient aussi prophètes, parlèrent longuement aux frères pour les reconforter et les affermir. (...) Quant à Paul et Barnabé, ils séjournèrent à Antioche, où ils enseignaient et, avec beaucoup d'autres, annonçaient la Bonne Nouvelle de la parole du Seigneur." (Ac 15,32.35)

La lettre, d'ailleurs, a également annoncé le commentaire oral : "Nous vous envoyons donc Jude et Silas, qui vous confirmeront de vive voix ces mêmes choses" (Ac 15,27).

Je souligne ces points parce que je pense que nous devons nous demander dans quelle mesure nous en sommes conscients en ce qui concerne Vatican II. Avant tout qu'à travers le Concile, l'autorité de l'Eglise s'est exprimée en union consciente avec l'Esprit Saint, et donc que c'est de l'Esprit Saint et des pères que nous devons recevoir ce magistère.

En second lieu, nous ne devons pas oublier que les documents et les décisions conciliaires ne sont pas seulement un magistère textuel fixé, à lire, à étudier, mais que c'est une expression de l'Eglise à laquelle l'Eglise et le Saint-Esprit annexent, pour ainsi dire, des rapporteurs vivants, qui nous rejoignent, qui parlent de vive voix, qui "sont eux aussi prophètes", comme il est dit de Jude et de Silas (Ac 15,32).

Nous ne pouvons nous examiner sur ces 50 ans d'après-Concile sans être attentifs aux "prophètes" que le Concile nous a envoyés, qu'il a suscités par l'Esprit Saint, qui nous ont accompagnés par leur présence et leur parole, et sans lesquels la "lettre" du Concile serait une lettre un peu courte, un peu trop rapide, limitée, pas seulement celle du Concile de Jérusalem, mais aussi les nombreux documents de Vatican II. Tout ce qui ne devient pas prophétie et accompagnement ecclésial venant nous parler personnellement, entrant en relation personnelle avec nous, tôt ou tard est daté, devient vieux, lettre morte.

Aucun de nous n'a été père ou mère conciliaire au Concile Vatican II. Mais nous pourrions nous demander si le Concile non seulement nous a *rejoints*, mais aussi nous a *envoyés* avec une mission d'autorité pour témoigner et prophétiser afin qu'il puisse demeurer vivant pour ceux et celles que nous sommes appelés à servir comme supérieurs et maîtres.

La vie de l'Eglise, et pas seulement de l'Eglise catholique, a été très riche en prophètes au cours des 50 dernières années, comme je l'ai déjà souligné. Dans le monde monastique aussi, l'Esprit en a suscité, ou nous a fait redécouvrir des prophètes plus anciens qui, comme ils avaient été inspirés par le même Esprit, nous ont parlé de nouveau de manière convaincante et reconfortante également pour aujourd'hui.

Mais quant à notre attention à ces prophètes et à notre disponibilité à l'être à notre tour pour nos frères et sœurs, nous devons nous interroger et nous examiner. Et c'est une question que je laisse à votre réflexion.

Au fond, il ne suffit pas de lire et de répéter la lettre de Pierre, de Jacques et des anciens de Jérusalem. L'Eglise a aussi besoin des "Jude et Silas", des "Barnabé et Paul", pour rendre cette lettre vivante et vitale, pour transmettre ce que l'Esprit ne manque jamais d'inspirer aux membres les plus influents de l'Eglise.

J'y pense souvent quand je vois la difficulté d'un grand nombre de supérieurs de communauté à être, comme le dit saint Benoît dans la règle, "docteurs" de leur communauté (cf. RB 64,9). Souvent ils s'en disent incapables, pas assez instruits pour cela. Mais peu sont conscients qu'il ne s'agit pas d'un ministère facultatif, et qu'il ne s'agit pas davantage de remplacer le Saint-Esprit, ni les Apôtres ou le Pape. Il s'agit de transmettre, dans une mission prophétique, ce que l'Esprit a déjà dit et dit aujourd'hui à l'Eglise, avec le désir que ce don se répande par capillarité à tout le corps ecclésial.

La circoncision et la grâce

Mais la lettre adressée par le Concile de Jérusalem nous aide à comprendre un autre aspect qui n'a peut-être pas toujours été suffisamment pris en compte après Vatican II. Un Concile peut établir des mesures et réformes qui, bien que peut-être révolutionnaires, n'exigent pas beaucoup de temps pour être mises en œuvre. Après le Concile de Jérusalem, le problème de la circoncision des païens, et par conséquent des chrétiens issus du judaïsme, a été rapidement résolu dans la pratique. On a tout simplement abandonné la coutume de la circoncision. Les autres mesures réclamées par ce Concile, "s'abstenir des viandes offertes aux idoles, du sang, des viandes non saignées et des unions illégitimes" (Ac 15,29), ne doivent pas non plus avoir causé de difficultés d'application de par leur nature, également parce qu'au fil du temps, certaines se sont avérées n'être pas si importantes que lorsqu'elles avaient été prescrites. Au fond, ce Concile a été plus important pour ce qu'il n'interdisait pas que pour ce qu'il interdisait. Le véritable message de ce Concile était contenu dans le discours de saint Pierre, c'est-à-dire dans la certitude que ce qui nous sauve, ce ne sont pas les coutumes, mais la grâce du Christ : "Nous croyons que nous sommes sauvés par la grâce du Seigneur Jésus" (Ac 15,11). C'est certainement cette vérité qui fut le vrai "dogme" que Jude et Silas ont exposé, et que Paul continuera ensuite à proclamer inlassablement à tous et partout.

Eh bien, ce message profond du Concile de Jérusalem n'était pas de nature à être appliqué en peu de temps, comme le fait de cesser de circoncire les païens, ou de s'abstenir des viandes offertes aux idoles. Ce message devait rester dans l'Église comme matière de travail continu, de conversion continue, de catéchèse et d'éducation continues. C'est une conscience, une conscience de foi, qui sera

toujours reprise; de laquelle chaque génération, chaque communauté, chaque personne devra toujours repartir, sur laquelle elle devra jouer à nouveau sa propre liberté, sans jamais tenir cette conscience pour acquise. Aucun chrétien ne se préoccupe aujourd'hui de la circoncision ni des viandes sacrifiées aux idoles, et il reste suffisamment clair que les unions illégitimes sont une irrégularité à éviter. Mais avoir foi que nous sommes sauvés par la grâce du Christ n'est pas une chose réglée une fois pour toutes il y a 2000 ans. Chacun de nous doit pour ainsi dire jouer à nouveau sa liberté sur cette foi et comprendre ce que signifie vivre avec cette foi, dans le concret de sa vie et dans le monde actuel. C'est une vérité qui demande à chacun, personnellement, un engagement de sa liberté.

Dans l'Encyclique *Spe salvi*, Benoît XVI faisait une considération très éclairante à cet égard: "Dans le domaine de la conscience éthique et de la décision morale, (...) la liberté de l'homme est toujours nouvelle et doit toujours prendre à nouveau ses décisions. Jamais elles ne sont simplement déjà prises pour nous par d'autres – dans un tel cas, en effet, nous ne serions plus libres. La liberté présuppose que, dans les décisions fondamentales, tout homme, chaque génération, est un nouveau commencement." (n.24)

Ainsi chaque Concile, même s'il y a une partie ou des aspects qui sont vite appliqués, offre toujours dans sa contribution la plus authentique un défi au travail de la liberté, une provocation à la conversion, qui ne sera jamais appliquée une fois pour toutes, ou seulement par ceux qui nous précèdent, ou bien par "les autres" : c'est notre liberté personnelle, la liberté personnelle de chacun, qui devra être rejointe par cette provocation et sera responsable d'accueillir ou non le message et la réforme que propose le Concile.

Demain, je voudrais justement chercher à comprendre avec vous ce que Vatican II a dit sur la vie monastique, et quels sont les aspects de réforme et de renouveau qui, depuis 50 ans, devraient constituer la matière constante d'un "nouveau commencement", comme dit Benoît XVI, qui interroge la liberté de chacun.

Peut-être que bien des problèmes d'interprétation et d'application du dernier Concile sont venus et viennent du fait de ne pas avoir su distinguer avec assez de lucidité "l'abolition de la circoncision" et "le salut dans la grâce du Christ". Nous devons comprendre ce que cela signifie par rapport à Vatican II et à la vie monastique.

La vie monastique 50 ans après le Concile Vatican II

(2^e Partie)

Hier, nous avons vu la signification de l'évènement conciliaire en tant que tel. Déjà en soi, il a dit et demandé quelque chose de nouveau à la vie monastique également, comme chaque Concile en son temps. Faire partie des générations "contemporaines" à un Concile, et nous le sommes encore cinquante ans après, est une grâce et une responsabilité. Un Concile n'est pas tellement notre production. C'est un don que l'Esprit et l'Eglise nous ont fait. Les générations futures ne nous jugeront pas sur la manière dont nous avons fait le Concile, mais sur la manière dont nous l'aurons accueilli. De même qu'ils nous jugeront sur la manière dont nous avons accueilli le don de tout ce que l'Esprit suscite en notre temps, par exemple le don des saints de notre temps, des prophètes de notre temps, des docteurs de notre temps, des charismes suscités en notre temps. Par conséquent, il est bon que peut-être nous regardions plus attentivement autour de nous et que nous nous demandions si nous ne sommes pas en train de négliger, de gaspiller ou de refuser les dons que l'Esprit est en train de faire, à nous et à toute l'Eglise. Il est vrai que souvent ces dons, précisément parce que prophétiques, sont compris et accueillis beaucoup plus tard. Cependant, peut-être que s'il y avait plus d'ouverture de cœur, plus d'attention aux signes des temps et aux signes de Dieu, ces dons pourraient s'exprimer et donner du fruit bien plus tôt.

Comme pour les prophètes d'Israël, ce sont souvent les fils de ceux qui les ont rejeté et tué qui reçoivent leur message, même si, comme le souligne Jésus, les fils peuvent trahir les prophètes de façon pire que leurs pères (cf. Mt 23,29-32). La prophétie est toujours valide, mais elle l'est surtout pour ceux qui la reçoivent, pour ainsi dire, directement de l'Esprit. Il est donc toujours préférable de maintenir en éveil la question: Est-ce que j'accueille, est-ce que nous accueillons ce que l'Esprit dit à l'Eglise *aujourd'hui*? Sans oublier que, quand l'Esprit parle à travers un événement ou un charisme, Il le fait un peu comme les feux d'artifice, dans le sens où une explosion en produit beaucoup d'autres qui en produisent d'autres encore. Les événements déclenchés par l'Esprit Saint sont rarement des étoiles isolées, mais plutôt des constellations. Il y a une lumière principale, mais qui en produit beaucoup d'autres pour confirmer la prophétie, pour en montrer toutes les couleurs possibles. Vatican II est comme le foyer d'innombrables reflets prophétiques : dans les divers charismes nés autour de lui, avant et après, dans les saints, les communautés, les théologiens, les mouvements, etc., qui gravitent autour de lui. Nous ne devons pas l'oublier, sinon le Concile va devenir lettre morte, un moment historique plus qu'un moment ecclésial.

Les deux axes du renouveau de la vie monastique

Mais venons-en à ce que, à travers le Concile, l'Esprit et l'Eglise ont dit à la vie religieuse, et en particulier à la vie monastique. Il ne m'est pas demandé d'exposer la doctrine du Concile sur ces thèmes. Mais, cinquante ans après le Concile, si nous voulons vérifier son sens pour la vie monastique, je pense que nous devrions nous concentrer sur deux aspects, qui me semblent essentiels, du renouveau que le Concile a promu et demandé, deux aspects qui touchent la vie monastique de manière directe, peut-être plus que tout autre état de vie, et dans lesquels la vie monastique devrait être un signe pour toute l'Eglise.

Ces deux aspects sont décrits aux paragraphes 6 et 15 de *Perfectae caritatis*. Le paragraphe 6 insiste en effet sur la **rénovation de la vie spirituelle** dans la vie consacrée. Le paragraphe 15 insiste sur la **rénovation de la vie commune**.

Avant d'entrer dans les détails, je précise tout de suite ceci: il me semble que, s'il y a eu réussite ou échec de la réforme de Vatican II, cela dépend principalement du sérieux avec lequel ces deux aspects du renouveau ont été adoptés ou non. Tous les autres aspects, au fond, ont été rapidement et facilement appliqués, parce que c'étaient souvent des aspects extérieurs, organisationnels, formels. Ces deux aspects par contre exigent et nécessitent une conversion profonde et durable, quotidienne et continue, une conversion intérieure, dans laquelle chaque personne et communauté devait et doit toujours mettre en jeu sa liberté. S'il y a eu une bonne réforme, c'est parce qu'il s'est fait un travail fidèle et durable dans ces domaines. Là où on s'est limité aux aspects extérieurs et formels, là où on s'est contenté de changer uniquement l'habit, la forme liturgique, les constitutions, au fond ces deux aspects ont été censurés et oubliés, et cela a conduit à une certaine stérilité, une certaine lassitude et à une certaine déception par rapport à la rénovation conciliaire, car tôt ou tard, ce qui est formel et superficiel lasse et déçoit. La forme n'est pas source de vie. La forme doit exprimer la vie et servir la vie. Elle devrait venir après. Là où la rénovation n'a été que formelle, on a pu constater une sorte de vieillissement précoce. Les formes nouvelles, par exemple dans les coutumes communautaires ou dans la liturgie, ont vieilli plus rapidement que les anciennes formes. Aujourd'hui, un certain type de chant liturgique des années soixante-dix nous ennuie davantage et nous semble plus moisi que le chant grégorien ou les *Laudi* du 16ème siècle. Pourquoi? Parce que ce sont des formes qui n'ont pas jailli de sources profondes de spiritualité et de communion. Ce sont des formes sans tradition, sans histoire, sans épaisseur. Et pourtant, c'est bien cela que nous demandait le Concile. Ce qui a peut-être le plus trahi la réforme et le renouveau conciliaires a été la précipitation à vouloir réformer et rénover.

Voyons donc de près ces deux aspects essentiels du renouveau de la vie consacrée et monastique. Le Concile en souligne le caractère fondamental et central, et le fait qu'ils devraient être le centre d'un rayonnement sur tous les autres aspects de la vie religieuse et chrétienne et également sur toute la vie de l'Eglise.

Le primat de la vie spirituelle

Le paragraphe numéro 6 de *Perfectae caritatis* dit :

"Ceux qui font profession des conseils évangéliques doivent avant tout chercher et aimer Dieu qui nous a aimés le premier (cf. 1 Jn 4,10) et s'attacher en toutes circonstances à entretenir avec soin la vie cachée avec le Christ en Dieu (cf. Col 3,3), d'où s'épanche l'amour du prochain qui nous presse en vue du salut du monde et de l'édification de l'Eglise. Cette charité anime et régit en retour la pratique elle-même des conseils évangéliques."

Le Concile décrit ici la vie spirituelle comme le cœur rayonnant de la vie chrétienne, comme le choix de se laisser former et modeler par le mystère de Dieu-amour qui est présent et nous parle dans le Fils incarné et pascal. C'est entrer à l'intérieur du mystère de Dieu qui est amour, pour être, à partir de cette même charité, animés et transformés en témoins du monde nouveau, sauvé, que le Christ a rendu possible. C'est comme si la vie religieuse devait être la première à entrer, comme Moïse, dans le feu du buisson ardent pour transmettre ce feu à tout le peuple de Dieu et au monde entier. C'est essentiellement une vocation à l'amour, une vocation sponsale, une vocation à l'amour qui aime Celui qui nous a aimés le premier.

La vie spirituelle ne consiste pas essentiellement dans des pratiques, mais dans une relation de communion avec Dieu qui correspond librement à la communion que, dans le Christ, Dieu a établi avec nous, avec tous. Cette "vie cachée avec le Christ en Dieu" (Col 3,3), ce visage positif de la mort avec Lui par le baptême et la profession religieuse, n'est pas une fuite de la réalité, parce que le Concile nous demande de nous attacher en toutes circonstances à l'entretenir avec soin – "*in omnibus rerum adiunctis fovere studeant*" – et nous assure que cette intimité avec Dieu est la source d'où coule (*profluit*) et se fait pressant (*urgetur*) l'amour du prochain "en vue du salut du monde et de l'édification de l'Eglise". C'est en somme le cœur d'une extraordinaire dimension ecclésiale et missionnaire de la personne qui se consacre à elle.

C'est cette expérience d'amour, ou de l'Amour, qui doit animer et régir la pratique des conseils évangéliques (*animatur et regitur*), qu'il ne faut donc pas vivre comme une fin en eux-mêmes, pour la sanctification personnelle, mais qui sont pour ainsi dire les canaux par lesquels notre vie devient un humble instrument de transmission de l'Amour de Dieu vers l'Eglise et le monde.

Le Concile rappelle ici qu'un canal doit surtout se préoccuper d'être relié à la fontaine, à la source, plus que de la façon dont il transmettra l'eau au monde. Il appelle donc à une concentration, au sens littéral du terme, un recentrage sur l'essentiel, et rappelle que ce recentrage est la vocation fondamentale de la vie consacrée dans l'Eglise.

Entendons-nous, le Concile n'invente rien. Tous nos fondateurs et saints ont toujours insisté sur les mêmes choses. Sainte Thérèse de Lisieux l'avait déjà compris, qui à son tour ne faisait que redécouvrir ce qui était déjà clair depuis saint Paul, en passant par saint Antoine, saint Benoît, saint Bernard, saint François et sainte Claire, saint Dominique, sainte Thérèse d'Avila, saint Ignace, etc., etc. Depuis l'Évangile, l'Eglise n'invente rien de nouveau, mais elle le redécouvre et en le redécouvrant elle le renouvelle. La rénovation conciliaire n'est pas une création nouvelle, mais une réactualisation de l'origine, de la nouveauté originelle de l'Évangile. Reste à savoir si nous avons accueilli ou non cette nouveauté...

De ce préambule, *Perfectae caritatis* fait également découler les modalités de la vie spirituelle. Le paragraphe 6 continue ainsi :

"C'est pourquoi les membres des instituts devront cultiver avec un soin assidu l'esprit d'oraison et l'oraison elle-même, en puisant aux sources authentiques de la spiritualité chrétienne. En premier lieu, tous les jours ils prendront en main la Sainte Ecriture, pour acquérir, par la lecture et la méditation des divines Ecritures, "l'éminente science de Jésus Christ" (Ph 3,8). Ils célébreront la sainte liturgie, surtout le saint mystère de l'Eucharistie, selon l'esprit de l'Eglise, de bouche et de cœur, et nourriront leur vie spirituelle à cette source inépuisable.

Ayant ainsi restauré leurs forces à la table de la loi divine et du saint autel, ils aimeront fraternellement les membres du Christ, et auront un respect et un amour filial pour leurs pasteurs ; ils vivront et penseront toujours plus avec l'Eglise et se dévoueront totalement à sa mission."

Fondamentalement, le Concile invite les religieux à retourner aux sources les plus profondes et les plus précieuses de la spiritualité chrétienne : l'Ecriture Sainte et les Sacrements. Dans l'Eucharistie qui, grâce au Concile lui-même, est redevenue le moment où le Christ nous parle et nous donne son Corps et son Sang, se concentre la source authentique de toute la vie spirituelle.

Cela semble trop peu, cela semble trop simple, et nous savons que, aujourd'hui encore, il nous est difficile de nous limiter à l'essentiel à ce point-là. Car ici, au fond, le Concile invite les religieux à retourner dans le désert où la parole de Dieu et la manne sont la seule nourriture d'un chemin à travers lequel Dieu forme son peuple pour sa mission de Salut. C'est une invitation au silence, au silence qui écoute exclusivement le Christ présent qui nous parle. C'est comme un rappel du désert qu'il n'est pas toujours évident de reconnaître dans nos monastères, dans la vie concrète de nos communautés. Le Concile nous a rappelé qu'un puits de Jacob nous attend toujours au désert, et que c'est là que nous rencontrons le Messie présent qui parle personnellement avec nous (cf. Jn 4,26).

Toutefois, il est clair que le cœur de la vie spirituelle est une présence réelle de Dieu qui parle à l'homme, un centre eucharistique, et "l'esprit de prière et la prière elle-même" que ce paragraphe nous invite à cultiver doivent être une attitude d'écoute et d'adoration qui, à travers nous, doit rayonner de l'Eucharistie.

Il est peut-être utile de penser que les pratiques de la *lectio divina* et de l'adoration eucharistique, qui durant l'après-Concile se sont tout de même étendues et généralisées, sont justement comme les deux dimensions de l'Eucharistie qui se déploient dans le temps pour devenir les dimensions selon lesquelles la personne consacrée vit chaque circonstance et moment de la journée, écoutant et adorant Dieu sans cesse.

Notons cependant que *Perfectae caritatis* ne laisse aucun espace à une piété individualiste et stérile: le Décret affirme immédiatement, comme il l'a fait au début du paragraphe, la valeur et la dimension missionnaire de la spiritualité chrétienne authentique. La spiritualité est chrétienne si elle rayonne en amour fraternel, en obéissance sincère qui suit le chemin tracé par les pasteurs de l'Eglise, donc si elle en alimente l'unité et se met totalement au service de la mission de Salut de l'Eglise elle-même. Le paragraphe sur le "primat de la vie spirituelle" se termine par ces mots, et je répète que cette "finale" est particulièrement importante précisément parce qu'elle est exprimée ici: "Ayant ainsi restauré leurs forces à la table de la loi divine et du saint autel, ils aimeront fraternellement les membres du Christ, et auront un respect et un amour filial pour leurs pasteurs; ils vivront et penseront toujours plus avec l'Eglise et se dévoueront totalement à sa mission (*magis magisque vivant et sentiant cum Ecclesia eiusque missioni totaliter devoveant*)."

La vie commune

Ainsi, la finale de ce paragraphe nous permet d'entrer dans le thème du paragraphe 15 de *Perfectae caritatis*, le second aspect fondamental que le Concile remet au centre de la vie religieuse : la vie communautaire. Ce qui frappe, c'est que ce paragraphe reprend au fond les mêmes thèmes et les mêmes accents que celui sur la vie spirituelle.

"La vie en commun doit être menée en persévérant dans la prière et la communion d'un même esprit (cf. Ac 2,42), et doit se nourrir de la doctrine évangélique, de la sainte liturgie et surtout de l'Eucharistie, à l'exemple de la primitive Eglise dans laquelle la multitude des croyants n'avait qu'un cœur et qu'une âme (cf. Ac 4,32). En tant que membres du Christ, les religieux auront les uns pour les autres des prévenances pleines d'estime dans leurs relations fraternelles (cf. Rm 12,10), portant les fardeaux les uns des autres (cf. Ga 6,2). Car, sous l'effet de la charité de Dieu répandue dans les cœurs par l'Esprit-Saint (cf. Rm 5,5), la communauté, telle une vraie famille, rassemblée au nom du Seigneur, jouit de la présence de celui-ci (cf. Mt 18,20). Mais la charité est la plénitude de la loi (cf. Rm 13,10) et le lien de la perfection (cf. Col 3,14) et par elle nous savons que nous sommes passés de la mort à la vie (cf. 1 Jn 3,14). Bien plus, l'unité des frères manifeste que le Christ est venu (cf. Jn 13,35 ; 17,21), et il en découle une puissante énergie apostolique." (PC 15)

La vie commune aussi est une réalité qui s'alimente aux sources de la vie chrétienne, c'est-à-dire à l'évènement du Christ offert en sa présence réelle qui nous parle. Ici, aussi, l'évènement se concentre et se condense principalement dans l'Eucharistie qui est le centre vital de la communion entre les membres de la communauté chrétienne. Quand elle est ainsi alimentée, la communion de vocation évangélique et sacramentelle s'exprime dans les relations fraternelles, elle devient tissu de relations nouvelles dans le Christ, dans l'estime mutuelle et l'aide réciproque. Et surtout, *Perfectae caritatis* insiste sur le fait que la communauté chrétienne et en particulier la communauté religieuse, se rassemble autour de la présence du Seigneur ressuscité, dont elle "se réjouit" (*gaudet*), tout comme les disciples qui voient se manifester au milieu d'eux la présence de Jésus ressuscité d'entre les morts (cf. Jn 20,20).

Il y a alors une dimension contemplative, adorante, sponsale, dans l'unité fraternelle de la communauté. Et qui donne la vie, parce que la foi joyeuse en la présence de Jésus vivant parmi nous engendre la charité qui nous fait passer de la mort à la vie. En somme, la vie commune de la communauté religieuse a toutes les dimensions du Cénacle de Jérusalem : en elle se manifeste le Ressuscité qui instruit les disciples et donne l'Eucharistie, en elle est donné le Saint Esprit qui répand l'amour de Dieu dans les cœurs, qui fait que les frères et sœurs sont un seul cœur et une seule âme.

De nouveau, comme au paragraphe 6, cette dimension contemplative est en soi une mission, un apostolat, parce que "l'unité des frères manifeste que le Christ est venu, et il en découle une puissante énergie apostolique (*virtus apostolica*)".

La vie de prière et la vie fraternelle ont une sorte de circularité, parce que toutes deux sont centrées sur le Christ qui se donne au monde. C'est pourquoi les deux dimensions impliquent un rayonnement à partir du même centre, un rayonnement qui en soi est grâce. Dans la vie spirituelle et dans la vie commune, il s'agit toujours de laisser le Christ se manifester au milieu de nous et faire de nous, par son Esprit, des témoins de son amour qui sauve le monde entier.

Plus que sur un engagement moral et ascétique, le Concile insiste donc sur la nature de grâce de l'évènement chrétien, par laquelle le fait de "donner beaucoup de fruits" est principalement la conséquence de "demeurer dans le Christ et dans son amour" (cf. Jn 15,1-17). C'est Sa parole et Sa présence qui rayonnent et nous sauvent, nous et le monde. L'engagement essentiel est donc de "demeurer en Lui" par la vie de prière et la vie fraternelle.

A l'époque où on a trop insisté sur l'engagement à la rénovation postconciliaire, je pense qu'on a un peu trahi l'annonce de grâce du Concile. Le Concile ne nous demandait et ne nous demande pas de faire plus, mais de faire mieux, et surtout de rester davantage avec le Seigneur, pour lui permettre de manifester en nous et à travers nous sa présence et son amour.

Le renouveau de la vie monastique

C'est ici que nous retrouvons la vie monastique au sens strict. *Perfectae caritatis* en parle au paragraphe 9: "Que soit maintenue fidèlement et que brille de plus en plus dans son véritable esprit, en Orient comme en Occident, la vénérable institution de la vie monastique qui, au long des siècles, a acquis des mérites éclatants dans l'Eglise et dans la société humaine. La principale fonction des moines est le service, à la fois humble et noble, de la divine Majesté dans le cadre d'un monastère, soit qu'ils se vouent entièrement au culte divin dans une vie cachée, soit que légitimement ils assument quelque charge d'apostolat ou de charité chrétienne. Tout en conservant leur caractère propre, qu'ils renouvellent leurs antiques et bienfaisantes traditions et les adaptent aux besoins actuels des âmes, de sorte que les monastères soient comme des séminaires d'édification du peuple chrétien."

À la lumière des deux aspects que nous avons vus précédemment, limitons-nous à examiner la description et la définition que donne ce paragraphe de la vie monastique, orientale et occidentale, et de tous les temps. Le Concile affirme avec sobriété, qui semble à première vue un peu minimaliste, que "la principale fonction des moines est le service, à la fois humble et noble, de la divine Majesté dans le cadre d'un monastère - *Monachorum praecipuum officium est divinae Maiestati humile simul ac nobile servitium praestare intra septa monasterii*".

Avec cette phrase, le Concile remet la vie monastique en son centre vocationnel, qui est au fond le centre de toute vie spirituelle et de toute vie communautaire : la "divine Majesté". Le côté archaïque de l'expression nous surprend. Pourtant, "divine Majesté" évoque le concept de Royaume de Dieu comme présence de Dieu au milieu de nous, afin que nous puissions la servir "dans l'enceinte du monastère". Faisant écho à la Règle de saint Benoît, le Concile semble rappeler à la vie monastique qu'elle doit vivre dans le cadre du monastère la recherche prioritaire du Royaume de Dieu, telle que la demande Jésus dans le sermon sur la montagne : "Cherchez d'abord le Royaume de Dieu et sa justice, et tout le reste vous sera donné par surcroît" (Mt 6,33).

Le paragraphe rappelle aussi tout de suite le rôle que la vie monastique a eu et peut toujours avoir pour le bien de l'Eglise et de la société en assumant "quelque charge d'apostolat ou de charité chrétienne", et invite les moines et moniales à renouveler les "antiques et bienfaisantes traditions" en les adaptant "aux besoins actuels des âmes, afin que les monastères soient des séminaires (*seminaria*) d'édification du peuple chrétien."

Mais le point de rénovation que le Concile met au centre est la recherche prioritaire du Royaume en servant avec humilité et noblesse, c'est-à-dire avec beauté, la divine Majesté, le Royaume comme présence de Dieu, le Seigneur et le Roi de l'univers.

Dans la vie monastique, la préférence pour le Christ dans la prière et la vie communautaire doit devenir quelque chose de visible, une réalité visible, même si elle est apparemment cachée. Le signe doit d'abord être le monastère, un lieu de silencieuse communion avec Dieu et les frères. Le rayonnement n'est pas tellement ce qu'on fait, mais ce qu'on *est* dans la relation préférentielle avec Dieu. Par rapport aux "instituts entièrement ordonnés à la vie contemplative", dont parle le paragraphe 7 de *Perfectae caritatis*, c'est comme si ici la préférence accordée à Dieu était exprimée dans la vie monastique par un lieu de vie, une vie plus objective qu'individuelle, mais toujours personnelle. Le centre rayonnant dans l'Eglise et dans le monde est le monastère, est un lieu de vie monastique où l'espace et le temps sont offerts par les moines ou les moniales à la divine Présence pour que, aimée et adorée, Elle puisse rester présente dans le monde.

Lorsque ce centre du service prioritaire de la divine Majesté vient à disparaître, non seulement dans le monde, mais dans la vie même des monastères, la vocation monastique ne peut se renouveler, ne peut vivre. C'est comme si venait à manquer pour le monde la dimension sabbatique de la présence de Dieu, la dimension qui donne sens, c'est-à-dire origine et finalité, au temps et à l'espace, à toute la création.

De la vie monastique, on pourrait dire ce qu'Abraham Heschel écrit de la vocation du peuple juif dans l'histoire et dans le monde : "Fidèles à la présence des fins dernières jusque dans le quotidien, nous devons être capables de montrer clairement que l'homme, tout en œuvrant dans le fini, peut percevoir l'infini, que l'homme est plus que l'homme." (*Les bâtisseurs du temps*, Les Editions de Minuit, 1957, p. 95).

Eh bien, c'est peut-être justement sur ce centre qu'il serait important de nous interroger 50 ans après le Concile. Nous demander si vraiment la rénovation et la réforme de la vie monastique sont restées centrées sur la préférence de Dieu comme source et rayonnement de la prière et de la vie communautaire dans le monastère. Si, dans la rénovation de la vie monastique, nous avons vraiment cherché avant tout le service de Dieu, Seigneur de son Royaume. Parce qu'au fond, la vraie tradition monastique, c'est cela, et seulement cela: celle qui ne disparaît pas comme valeur, comme volonté de Dieu, à travers toutes les formes que peut prendre la vie monastique dans les divers charismes.

La rénovation du sens du Mystère

Il est clair que la définition de la vie monastique donnée par le Concile recentre cette vocation sur le mystère. La vie monastique est au service de la Majesté Divine, soit en se vouant "entièrement au culte divin dans une vie cachée", soit en assumant "quelque charge d'apostolat ou de charité chrétienne". L'espace du monastère est un espace sacré, consacré, dans lequel tout est vécu comme service de la divine Majesté. C'est comme si les œuvres qu'on peut assumer ne sortaient pas de cet espace, et donc de ce service.

Le moine est appelé à demeurer dans un espace où rien n'est profane, où tout est service sacré du Roi de l'univers. Ce service élargit donc l'espace, qui n'est pas sacré en tant qu'espace, mais en tant que lieu de rencontre avec la Présence Divine. Le monastère est lieu de l'éternel, c'est-à-dire lieu dans lequel les limites de l'espace et du temps se "perdent" dans la dimension éternelle et infinie de la Présence de Dieu. Le service est ce choix d' "être ici pour Toi" que le moine consacre à Dieu. Il est "humble", parce que la Présence est une grâce de Dieu, jamais un mérite de l'homme. Il est "noble" car être fait pour Dieu, pour servir Dieu, est la plus haute dignité de l'être humain.

Sans le sens du mystère, on ne peut pas comprendre ce que dit le Concile sur la vie monastique ni même la rénovation qu'il veut promouvoir pour cette forme de vie chrétienne. C'est à partir de cette approche fondamentale que, je pense, nous devrions également évaluer où en est la vie monastique 50 ans après le Concile Vatican II.

C'est un peu comme dans la réforme de la liturgie. Le problème n'est pas 'latin ou pas latin', un rite plutôt qu'un autre. Le problème est de ne pas perdre de vue que la liturgie doit toujours avoir une dimension sabbatique, ou pascale si nous préférons : elle doit toujours être un temps d'arrêt devant Dieu. La vie liturgique comme la vie monastique ne restent fidèles à leur nature et ne se renouvellent vraiment que si tout se déroule sans leur faire perdre leur noyau vital, le service du Mystère divin. Nous pouvons définir ce noyau avec les paroles du Psaume 45: "Arrêtez ! Sachez que je suis Dieu. Je domine les nations, je domine la terre. Il est avec nous, le Dieu de l'univers, citadelle pour nous, le Dieu de Jacob." (vv. 11-12)

Ce n'est que si, au centre de la rénovation, demeure cet "arrêt" devant Dieu, que la réforme de la liturgie et de la vie monastique peut se faire de manière cohérente, avec un critère. Sinon elle part dans tous les sens et personne ne sait plus en fonction de quoi s'orienter.

Le problème est alors de se rendre compte que le critère principal de la réforme conciliaire, surtout dans ces domaines, mais aussi je crois dans tous les domaines que Vatican II a touchés, n'est pas donné par de simples valeurs, par de simples idéaux. Le critère est le mystère d'une Présence et notre relation avec Elle. Cela signifie que la rénovation n'est pas d'abord un nouveau comportement, de nouvelles idées, de nouvelles pratiques, de nouvelles méthodes, de nouvelles valeurs. Tout cela, les païens le font aussi. La rénovation ecclésiale est une relation renouvelée avec le Mystère présent parmi nous, c'est revenir à cet arrêt devant Dieu, revenir à la préférence pour le Christ. S'il y a besoin d'un renouveau, c'est avant tout de celui-là, et certaines coutumes, certaines façons de vivre la vie monastique comme la liturgie, étaient caduques non parce qu'elles avaient vieilli ou n'étaient plus adaptées à l'homme d'aujourd'hui, mais parce qu'elles n'aidaient plus à servir avec humilité et noblesse la Majesté Divine, elles n'aidaient plus à s'arrêter devant Dieu, elles n'aidaient plus à vivre en préférant absolu-

ment le Christ. C'est le retour à ce centre qui renouvelle la source de nos charismes, l'intention initiale de nos saints fondateurs.

C'est pourquoi la brièveté du Concile dans sa définition de la vie monastique relevait principalement de son caractère essentiel, et donnait donc une indication claire sur le centre autour duquel on pouvait et devait renouveler tout le reste.

A partir de la consécration au Mystère de la divine Majesté, on devait et on doit encore discerner ce qui convient pour tout le reste : la liturgie monastique, les coutumes monastiques, les usages et traditions, les constitutions, la clôture, le travail, les relations communautaires, le rôle de l'autorité, la formation, l'utilisation des médias, les relations avec l'extérieur, avec le monde, les activités extérieures, etc. Ce n'est que si on maintient bien au centre la conscience et l'expérience d'être appelés à servir la Majesté divine dans le monastère que l'on peut tout renouveler avec cohérence, ou comprendre ce qui va bien.

A partir de cette redéfinition du centre de cette vocation, nous pouvons alors percevoir sur quels points devrait être examinée la vie monastique actuelle ou des 50 dernières années, et quelles sont les questions à se poser en priorité pour former notre jugement sur ce centre et non sur des aspects secondaires et passagers.

Le témoignage de la préférence

Le critère central devrait être, je pense, celui de la préférence pour Dieu. Dans le Cantique des cantiques, les compagnes de l'Épouse lui posent cette question ouvertement : "Qu'a donc ton Bien-aimé de plus que les autres, toi qui es belle entre les femmes ? Qu'a donc ton Bien-aimé de plus que les autres, pour que tu nous conjures ainsi?" (Ct 5,9).

On ne peut pas vivre la vie monastique sans donner raison d'une préférence exclusive. Une préférence que certainement notre fragilité personnelle trahit continuellement, une préférence dans laquelle nous sommes toujours incohérents, et qui, à cause de cela, est avant tout pleine d'humilité. Toutefois, cette question ne peut pas être censurée, elle doit rester vivante, provocatrice. Le Concile a réitéré cette question provocatrice et nous devons tout d'abord nous demander si nous ne l'avons pas censurée. La rénovation que demande le Concile, avant un "Il faut faire ou changer ceci ou cela !" a été et reste d'avoir voulu mettre au centre de la vie monastique la question : "Est-ce vraiment Dieu que nous préférons ?".

Accueillir la provocation de cette question signifie aussi se rendre compte que c'est sur cela que nous sommes appelés à témoigner dans l'Église, aux autres états de vie chrétienne vivant dans le monde. La question des compagnes de la fiancée du Cantique est la question implicite que le monde entier nous pose, peut-être aussi avec mépris. Pourquoi préférons-nous Dieu à tout?

Évidemment, cette demande, le monde se la posera explicitement si dans la vie monastique il voit une préférence réelle. Si nous sommes riches comme tout le monde et peut-être plus que tout le monde; si nous avons tous les moyens que tout le monde a et les utilisons comme tout le monde; si nous faisons ce que nous voulons comme tout le monde, et peut-être plus librement que tous parce que nous n'avons pas de famille dont nous soucier, etc., etc., personne, en nous regardant, ne se posera cette question. S'ils ne voient pas une véritable préférence, il est clair qu'ils ne nous en demanderont pas la raison. Une belle liturgie ne suffit pas à soulever cette question. Ni le fait de vivre dans des endroits tranquilles. Ni même une manière différente de vivre et de s'habiller. Et pas davantage d'être à l'avant-garde sur certains thèmes comme la vie saine, l'écologie, etc. La préférence pour Dieu est la préférence pour Dieu. C'est surtout la préférence d'une relation réelle avec Dieu en tant que Dieu, un arrêt réel en sa présence, une écoute réelle de sa parole dans le silence, jusqu'au plus profond de notre cœur.

La consécration préférentielle au Mystère qui s'est fait présent dans le Christ est la plus précieuse contribution que le monachisme soit appelé à offrir à l'Eglise et au monde. C'est la prophétie la plus importante, et de plus en plus actuelle. Les laïcs ont grand besoin que les moines et moniales, au lieu de singer leur vocation ou celle des prêtres, rendent témoignage que Dieu règne au milieu de nous. C'est un apport essentiel pour vivre, dans chaque état de vie, une anthropologie chrétienne consciente et féconde ; par exemple, dans le mariage, dans l'éducation des enfants, dans le travail, en politique, dans l'usage du temps libre, face à la fragilité de la maladie et la vieillesse, en tout.

"Qu'a donc ton Bien-aimé de plus que les autres?" Est-ce que nous soulevons *cette* question dans le monde?

La tentation du narcissisme monastique

Préférer le Christ, être consacré à la Divine Majesté, est un humble service également dans la mesure où nous vivons vraiment en présence d'un Autre et pas devant un miroir. Combien de narcissisme monastique au cours des 50 dernières années, favorisé également par l'intérêt et l'exploitation des médias ! La tentation de croire que notre vocation a une valeur parce que nous sommes beaux, parce que nous sommes nombreux, parce que nous sommes jeunes, parce que nous sommes efficaces, parce que nous menons une vie saine, que nous mangeons une nourriture saine et biologique, parce que nous sommes sages, parce que nous sommes à l'avant-garde, ou parce que nous sommes les plus traditionnels, ou les plus médiévaux, ou les plus patristiques, ou les plus évangéliques, ou les plus tridentins, ou les plus progressistes, les plus, les plus, les plus... Pourquoi pas aussi les plus humbles?!...

Grâce à Dieu, au moins en Occident, la crise des vocations, le vieillissement des communautés, la crise profonde et souvent soudaine et catastrophique de cer-

taines "communautés-modèle", a remis les pendules à l'heure, et nous a remis, presque tous, face à la réalité que si Dieu nous a choisis pour vivre et témoigner d'une préférence, ce n'est pas parce que nous sommes les meilleurs, ni même parce que nous allons le devenir, mais parce qu'Il a besoin des plus pauvres pour mieux souligner sa Miséricorde envers tous.

Le désir narcissique d'être les meilleurs, nous "déplace" souvent du centre vers le superficiel et le secondaire. Quand, pour être les meilleurs, nous voulons être les plus nombreux, les plus jeunes, les plus riches ou les plus pauvres, ceux qui ont la plus belle liturgie, le meilleur magasin monastique, la meilleure hôtellerie, le meilleur site internet, la meilleure économie, etc., c'est le signe que le superficiel et le secondaire sont devenus plus importants à nos yeux que l'essentiel. Ce qui est l'objet de notre vanité, si nous y pensions bien, n'est jamais attrayant pour les autres. Cela suscite peut-être l'envie, mais pas la joie et l'émerveillement devant une beauté authentique. Parce que la beauté authentique est quelque chose que l'autre peut partager, et l'autre nous est reconnaissant de la mettre en évidence, parce que notre préférence pour elle est un moyen de la donner à tout le monde. Souvent, nous sommes fiers et vaniteux de ce que nous avons et que les autres ne peuvent pas avoir. Et, au fond, nous en sommes vaniteux à cause de cela: parce que c'est quelque chose que nous sommes les seuls à avoir et c'est pourquoi nous le mettons en vitrine. Au contraire, ce que notre vocation a le devoir de préférer, c'est précisément ce que tous peuvent partager, et notre préférence fait de nous des signes de cette possibilité de possession offerte à tous. Le Christ lui-même, la communion avec Lui et en Lui avec le Père dans l'Esprit Saint, la maternité de Marie, la parole de Dieu, la liturgie de l'Eglise, la tradition patristique ancienne et récente, la communion fraternelle dans le pardon toujours renouvelé, le silence, l'admiration pour la beauté de la création, le service mutuel, la valeur des plus petits d'entre nous, la joie de donner, la recherche de la paix..., tout cela, et la préférence de cela, nous pouvons toujours le partager avec tous, et tous peuvent l'éprouver comme donné, du fait que nous en recherchons la possession, l'expérience.

Pour cette raison, quand on parle de ce qui doit être essentiel dans notre vocation, le Concile en affirme immédiatement le rayonnement vers l'Eglise entière et vers le monde, parce qu'il s'agit toujours de faire l'expérience de ce que Dieu veut donner à tous dans le don de son Fils.

La tentation de vouloir assurer son futur

Il y a une autre tentation qui aujourd'hui hante beaucoup les communautés monastiques. Elle est causée par la précarité, cette réduction du nombre et cette augmentation de l'âge qui caractérise la majeure partie des communautés, au moins en Occident, mais pas seulement. C'est la tentation de vouloir assurer son futur. Une tentation qui devient souvent névrotique, qui fait désormais partie du langage, des slogans que nous répétons dans le monde monastique, dans les

Conseils, les Chapitres généraux. Telle communauté "n'a pas d'avenir". Celle-ci, maintenant que lui arrive une paire de novices, "a de l'avenir". "Avoir de l'avenir": cette expression trahit une conception erronée de notre vocation, une erreur de perspective dans le jugement que nous portons sur elle. Une erreur liée au narcissisme dont je viens de parler.

Nous ne sommes pas appelés à garantir notre avenir. Aucune communauté chrétienne, en soi, n'est appelée à garantir l'avenir. La communauté chrétienne n'est pas chargée de garantir l'avenir, mais l'éternité, la présence de l'éternité dans le temps, la présence de l'infini dans le fini, la présence du divin dans l'humain.

Parfois je me demande si Dieu ne fait pas exprès de garder nos communautés dans la précarité, une précarité qui dure, qui n'en finit pas, justement parce que c'est précisément ce qui, pour l'homme d'aujourd'hui, est un signe de l'éternité. L'avenir n'existera jamais. L'avenir est une réalité qui n'existe pas. Nous ne pouvons pas vivre pour garantir un rêve. Dieu nous demande le présent et l'éternité. Rien d'autre.

Quand Jésus appelle ses disciples à se consacrer à la recherche du Royaume de Dieu et de sa justice, et donc à servir la divine Majesté, il fait un lien entre cette consécration et le renoncement à la préoccupation pour l'avenir, le renoncement à garantir notre avenir : "Ne vous faites donc pas tant de souci ; ne dites pas : 'Qu'allons-nous manger ?' ou bien : 'Qu'allons-nous boire ?' ou encore : 'Avec quoi nous habiller ?' (...) Cherchez d'abord le Royaume de Dieu et sa justice, et tout cela vous sera donné par surcroît. Ne vous faites pas de souci pour demain : demain aura souci de lui-même ; à chaque jour suffit sa peine." (Mt 6,31-34).

La prétention de s'assurer un avenir est pour Jésus la plus grande des folies, celle de l'homme riche de la parabole de Luc 12,16-21, qui se dit à lui-même : "Te voilà donc avec de nombreux biens à ta disposition, pour de nombreuses années. Repose-toi, mange, bois, jouis de l'existence." Mais Dieu lui dit : "Tu es fou : cette nuit même, on va te redemander ta vie. Et ce que tu auras accumulé, qui l'aura ?" Voilà ce qui arrive à celui qui amasse pour lui-même, au lieu d'être riche en vue de Dieu." (Lc 12,19-21)

Saint Benoît le rappelle à l'abbé du monastère, afin qu'il soit le premier à transmettre à la communauté la préoccupation prioritaire pour le Royaume: "Avant tout qu'il se garde de perdre de vue ou de compter pour peu le salut des âmes dont il est responsable, et de se préoccuper à l'excès des choses passagères, terrestres et caduques [voilà la folie que stigmatise le Christ !]. Qu'il pense sans cesse que ce sont des âmes qu'il a reçues à conduire et qu'il devra en rendre compte un jour. Et qu'il ne se cherche pas d'excuses dans les éventuelles difficultés économiques du monastère, se rappelant qu'il est écrit : 'Cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice : le reste vous sera donné par surcroît' et encore: 'Rien ne manque à ceux qui Le craignent'." (RB 2,33-36)

Un troupeau toujours en chemin

En d'autres termes, ce n'est pas parce que la vie monastique a de l'avenir ou du succès qu'elle est bonne, mais parce qu'elle est en chemin. L'abbé n'a pas à assurer le succès de la communauté, mais son chemin, un chemin qui aille de l'avant, qui progresse dans le Salut, et qui y progresse avec les autres et intérieurement. Même le renouveau conciliaire, nous ne devons pas le penser comme quelque chose qui devait ou doit avoir du succès, mais comme quelque chose qui doit être mis en acte, qui doit arriver. Tant mieux si la mise en œuvre de la rénovation a eu lieu immédiatement ou peu de temps après la fin du Concile, ou depuis trente, vingt ou dix ans. Mais si elle n'est pas encore commencée, patience : elle peut commencer maintenant. Et peut-être que maintenant, nous pouvons nous y consacrer avec plus d'urgence, avec une meilleure conscience de sa nécessité. Les paroles de l'Esprit Saint ont des échos éternels, et elles ne diminuent pas d'intensité.

Cinquante ans après le Concile, il est au moins plus clair que la réforme dont nous avons besoin n'est pas une réforme des formes, ni une réforme qui se fait une fois pour toutes. La réforme est un chemin.

On a dit que le Concile Vatican II a été principalement voulu et mis en œuvre comme une réforme pastorale. Ceci nous rend attentif au fait que le contexte de la rénovation qu'il promet est celui d'un troupeau en chemin. S'il n'y a pas de troupeau qui fait ou veut faire un chemin, le renouveau conciliaire n'a pas lieu.

Pour moi, cela signifie que la rénovation requiert deux choses absolument nécessaires : la conception de l'**autorité comme accompagnement** [Saint Benoît parle de "*regere animas* – conduire les âmes", les guider pastoralement] et la **communauté comme chantier constant de communion**.

Si le ou la supérieur(e) n'a pas conscience que sa tâche prioritaire et, si nécessaire, exclusive, doit être l'accompagnement des membres de sa communauté, la communauté ne pourra pas se renouveler, ne pourra pas croître dans sa vocation.

Et si la communauté ne se conçoit pas comme chantier de la communion avec Dieu et les frères ou sœurs, un chantier qu'elle n'aura jamais fini de construire, par tous les moyens et instruments que notre charisme originel et l'Eglise nous offrent sans cesse, un troupeau qui n'aura jamais fini de progresser en suivant le Christ Bon Pasteur jusqu'à la vie éternelle, elle ne pourra pas être une communauté renouvelée. La rénovation est un chemin, pas une transformation magique, cosmétique ou révolutionnaire. Un chemin accompagné, médité personnellement et dans le dialogue fraternel. Sans ces éléments, nous progressons dans la folie orgueilleuse et égoïste du riche de la parabole ; et cela nous fait perdre la vie, le sens et la destinée éternelle de la vie que le Christ pascal veut nous donner.

Il est toujours nouveau, au contraire, toujours jeune, le troupeau, la communauté, qui fait aujourd'hui un pas de plus, écoutant et suivant, à travers l'Eglise, la voix et la présence "du pasteur et gardien de nos âmes" (cf. 1 P 2,25).